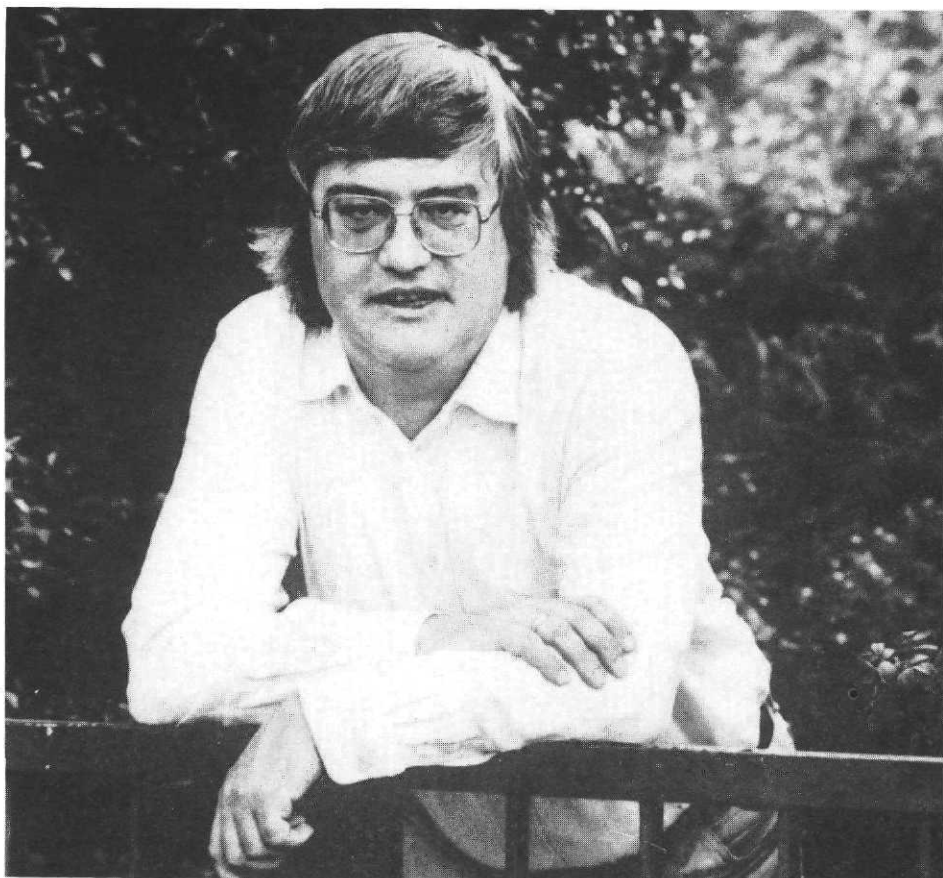


LA MEILLEURE PART DE PETER HÄRTLING

par Edwige Talibon-Lapomme

*Dans le passé d'un écrivain,
dans ses « aveux » — réels ou imaginaires —
peut-on trouver les clefs de son œuvre ?
A la lumière de ses écrits autobiographiques,
une lecture des grands romans que Peter Härtling
a réservés à son jeune public.*

Peter Härtling, photo Isolde Ohlbaum, © Seuil.



Peter Härtling n'est pas un tiède. Il éprouve des sentiments forts. Pour lui, les autres existent. Ses pensées sont occupées, très occupées par des personnages puissants ou malheureux, dérisoires et envahissants. Ils viennent du passé mais ils sont encore là aujourd'hui. Il les recherche dans une mémoire qui se dérobe mais qui, en plans fixes dans un film brouillé, s'éclaire de scènes heureuses, zoomées sur des êtres qui furent et qui restent aimés.

Et cela fait un livre.

A sept ans, on peut être amoureux. Cela donne *Ben est amoureux d'Anna*. Un grand-père, une grand-mère peuvent susciter une affection passionnée et ce sont *Vieux John* et *Oma* qui apparaissent. Que dire de celui qui ne fut pas suffisamment aimé sinon qu'*On l'appelait Filot* ?

Le passé antérieur

Comme un dérapage contrôlé, la force de Peter Härtling est maîtrisée. Elle se devine. Le lecteur en fait avec plaisir la découverte en ressentant un curieux effet de résonance. Ce dont on parle, ce qui est lu est terre connue. Ce peut être d'ailleurs un souvenir aussi agréable que douloureux.

La communication est parfois si intense, si limpide qu'elle amène le malaise. Le flot est certes domestiqué mais la justesse de ton vibre en rappelant que tout reste fragile. Quelques indices pour dire l'inquiétude.

Nous devons comprendre que rien n'est acquis, que le passé explique un peu, pas tout. Ce pourrait être encore plus fort, plus méchant, plus généreux aussi, mais les gens sont ce qu'ils sont, avec leurs limites, et il faut les accepter comme tels.

Ces sous-entendus, ces non-dits donnent des perspectives aux situations et aux comporte-

ments. De façon physique le propos s'impose alors qu'il ne dit que peu par l'évocation.

Peter Härtling a le sentiment violent. C'est un homme de scènes. Il ne les aime pas mais il ne les craint pas. Constamment, il décrit les effets d'une sainte colère qui n'éclate jamais.

Ses héros n'appartiennent pas tous à la même histoire mais ils se ressemblent. Leur richesse n'est jamais apparente, il faut gratter, il faut mériter. Bougons, râleurs, grognons, de sept à soixante-dix-sept ans, ils sont d'éternels adolescents.

Dans la vie, le comportement de ceux qui nous entourent, le nôtre aussi, est déterminé par l'anecdote du moment. Peter Härtling a compris que, plus profondément, nos attitudes, nos réactions sont inspirées par un vécu antérieur dont on ne se souvient que par bribes, et encore.

Quand il est sûr de lui, il signe un livre pour enfants. Lissés, policés, les héros qu'il nous propose alors sont achevés, terminés, déterminés. Les images sont claires, mais tout donne à penser que la précision des traits dissimule un ailleurs antérieur.

La puissance de l'inspiration a pris naissance sous la surface des événements. Les lignes ont pris du relief avec des ombres et du volume. Un inconscient jamais appelé mais toujours discret témoin ou plus, responsable silencieux, est la source de cette richesse.

L'auteur parmi ses qualités a celle d'être honnête. Il passe aux aveux dans son œuvre destinée aux adultes. Il décrit dans toute sa brutalité la scène primitive qu'il a entendue et qu'il fait par ailleurs semblant d'oublier. Il raconte les horreurs d'une enfance marquée par un nazisme dont l'odieux n'est même pas exempt d'une séduction malsaine qui lui interdira toute communication authentique avec son père.

Les romans pour enfants de Peter Härtling : *On l'appelait Filot*, *Oma*, *Ben est amoureux d'Anna* et *Vieux John* sont parus chez Bordas, coll. Aux quatre coins du temps. *Dette d'amour*, suivi de : *Zwettl, une mémoire en question*, a été publié au Seuil en 1984.

On peut, emporté par le plaisir, ne pas vouloir comprendre. Rester au bord de l'œuvre, prendre juste ce que l'auteur donne. Ne pas chercher, fermer les yeux, écouter. Seulement voilà, la musique est trop forte, elle dérange. Elle contraint. L'explication est obligatoire. La soif est suscitée, il faut boire et lire *Dette d'amour* suivi de *Zwettl, une mémoire en question*.

Ces deux récits projettent sur l'écran du lecteur le film flou d'une enfance reconstituée d'abord avec méthode et de façon linéaire dans *Dette d'amour* puis sans ordre apparent, au gré du retour des souvenirs, dans *Zwettl, une mémoire en question*.

Dette d'amour, c'est la quête d'un père disparu à un plus jeune âge que l'auteur lorsqu'il écrit son œuvre. C'est surtout la reconstitution de la vraie personnalité de ce père. C'est enfin l'aveu par l'auteur de sa méprise affective. Il n'aimait pas son père. Il croyait pour cela avoir de bonnes raisons, elles étaient mauvaises.

L'honnêteté oblige l'auteur vis-à-vis de lui-même, mais peut-elle justifier à elle seule l'œuvre ? *Dette d'amour* est un récit écrit comme le seraient des mémoires d'une enfance mais ce n'est manifestement pas que cela. Osons dire que cela ressemble fort à une analyse dissimulée sous le voile léger de la littérature. Soit il nous livre les clefs de son œuvre, soit, ce qui serait encore plus beau, il les imagine.

La preuve est apportée par le deuxième récit. Le matériau est donné, brut, sans apprêts, sans l'emballage. C'est vraiment la copie passée du vieux film presque muet, avec de temps en temps la fulgurance d'une image étonnamment lumineuse dans le brouillard des souvenirs.

Le père est mort. Le besoin d'ordre a disparu. Le laisser-aller règne désormais. D'autant qu'il faut aussi maintenant assumer la vérité à l'égard de la mère. Brutalement, il faut accepter à la fois sa coquetterie et un viol atroce.

La littérature a presque disparu. Presque. Autant dire qu'elle est toujours là, mais qu'elle affecte son absence pour mieux se mettre au service du projet poursuivi. Témoigner qu'au-delà des histoires qui peuvent ou qui pourront nous être racontées par Peter Härtling, il y a des choses qui se sont passées dans sa vie antérieure ou dans son imagination qui les fondent, qui les expliquent, qui les mettent en perspective. Nous sommes dans l'atelier, dans la cuisine. C'est de cet antre que proviennent tous ces sentiments violents où l'amour venait toujours après la méchanceté, la pudeur dans les cris, la douceur dans la froideur et l'humour décapant. C'est de cette réserve que sortent tous ces personnages qui, l'âge ne faisant rien à l'affaire, animent l'aujourd'hui de Peter Härtling et le nôtre.

Plus rien ne pourra désormais nous étonner vraiment. Ou plutôt nous serons au-delà de l'étonnement. Nous serons ravis d'être devinés dans nos pensées les plus intimes, celles que nous gardons comme un trésor mais qui sont au fond mieux qu'avouables. Nous acceptons que cet auteur singulier franchisse la frontière de notre pudeur car il a payé d'abord.

Comme nous, il a des secrets mais il accepte pour le bon motif de nous les faire partager, avec à la fois la réticence de sa mémoire et la générosité de son talent. Avançons l'idée néanmoins que l'essentiel n'est pas là.

Certes cela suffirait pour les meilleurs mais il ne s'agit en fait que d'éléments épars, livrés en l'état, qui attendent le génie de l'architecte.

Ben est amoureux d'Anna

L'amour est la grande affaire de Härtling. Cela prend très jeune, prétend-il dans *Ben est amoureux d'Anna*. Il l'avoue d'ailleurs dans un avant-propos qu'il ne veut pas pour une raison ignorée baptiser préface : « *Je me souviens très bien qu'à l'âge de sept ans*

je suis tombé amoureux pour la première fois. La petite fille s'appelait Ulla. Ce n'est pas l'Anna dont je parle dans ce livre. Mais, quand j'ai raconté l'histoire d'Anna, j'ai souvent pensé à Ulla. »

« Pendant quelque temps, Ben a été amoureux d'Anna. Et Anna de Ben. »

Tout est dit. Il reste le meilleur.

La délicatesse des attitudes, l'ivresse des rares moments vécus avec cet autre qui bouleverse sans que la raison puisse expliquer, les calculs qui ne trompent personne, les reculs qui font mieux sauter. Tout y est, non pas en raccourci mais en plein, en couleur, dans la figure, dans la tête, tout partout.

Ben est amoureux d'Anna. Le seul malheur est que l'heure n'est pas au rendez-vous, c'est trop tôt.

Un grand livre, cela se respire, cela s'espère dès la première ligne. Tout est en place, la tendresse avec l'ironie, la connivence avec l'aigreur. Dans la première page, les doigts dans le nez et les Indiens, la mère et les vieux cochons définissent un territoire où seuls auront droit de cité ceux qui aiment, ceux qui sont capables de se mettre à la place des autres, ceux qui sont en situation de se souvenir.

Les amours de Ben et d'Anna seront contrariées par leur âge, c'est-à-dire par l'apparence et non par le réalisme ou le sérieux. Ceci dit, le fait est annoncé sans pleurs de crocodiles, avant l'heure, c'est pas l'heure. Comme dans la vie, il est permis d'éprouver, mais pour satisfaire il faut être en mesure de payer et d'assumer. Sinon, attention, addition.

*« Il aurait aimé pleurer.
Mais il ne pleura pas. »*

Les amours sont contrariées. C'est vraiment trop tôt. Il n'empêche, c'était beau.

Vieux John et Oma

Vieux John, c'est une vieille passion. Là aussi tout est en place. Un papa, une maman, un garçon, une fille.

Le récit est malgré les apparences à plusieurs voix. Le point de vue du romancier ne s'incarne pas dans l'interprétation d'un récitant privilégié. Toute la famille est concernée par la fantaisie, la vitalité du grand-père. Il amuse mais il dérange tout le monde. Comment peut-on être vieux et original, adulte et irréductible ?

De bien belles permissions sont au passage justifiées. Vieux John est retombé en enfance. Cela veut simplement dire que le chemin de la vie n'est pas de simple ascension. Après la promotion, la chute ; si les alouettes se sont fait prendre au piège du miroir, si l'ombre et la proie se sont trompées, cela signifie que les choses de la vie sont encore plus compliquées que nous pouvions le penser. De cette diversité des possibles signifiée par un adulte qui certes sent le fagot, il ressort quand même une permissivité positive. Vieux John, c'est le terreau de fantaisie, c'est la liberté dans ses contraintes.

L'espoir est affreux car si la vieillesse est libération, sur la même route, elle ne peut qu'abandonner ceux qu'elle a un temps accompagnés.

Les vieux, c'est utile, cela rééquilibre dans un univers de devoir et de devoirs. Cela distrait et reconforte jusqu'au jour où la tragédie qui n'est pas que pour les autres intervient. Alors, les vieux prennent un coup de jeune et deviennent indispensables.

C'est *Oma*. La vieille grand-mère doit abandonner la quiétude de sa démission vitale pour, dans un effort à la fois pénible et revivifiant, assumer la charge de l'éducation de Kalle.

« Kalle avait cinq ans quand ses parents

moururent dans un accident d'auto. Ils n'avaient pas d'auto, mais étaient sortis avec des amis en laissant Kalle chez la voisine. C'est là qu'un policier vint annoncer qu'ils étaient morts tous les deux ».

Que dire de cette affection inéluctable et pitoyable, de cette relation obligatoire dont seule la passion peut rendre compte ? *Oma* a rempli son devoir mais il lui a été rendu au centuple. Que dire, une raison de vivre, ce qui est tout.

Kalle dans l'inconscience de sa jeunesse a tout compris. La perte des parents est devenue mineure en comparaison du risque de la disparition d'*Oma*.

L'âge ne fait rien à l'affaire, la passion, ma vieille, cela ne se commande pas. Le bonheur, garçon, il est dans les rides d'un visage ratatiné. Seulement voilà, rien n'est simple et rien n'est jamais acquis.

« Oma répondit :

- Je vais tâcher de vivre le plus longtemps possible, Kalle. Mais il ne suffit pas de le vouloir. Ça aide, tout au plus. »

On l'appelait Filot

On aime trop tôt. On risque d'aimer trop tard. Disons aussi que quelquefois on n'aime pas assez.

C'est le malheur de Filot. Il est vrai qu'il n'est pas facile à comprendre et de ce fait à aimer. Il faudrait, comme le suggère Peter Härtling lui-même dans une postface explicative qu'il a jugé nécessaire d'ajouter à son roman, pouvoir s'y prendre à plusieurs.

Filot n'est pas bien dans sa tête, comme on dit aujourd'hui. S'occuper de lui n'est pas rentable. Les rebuffades succèdent aux échecs. Il s'enferme dans son silence et son placard.

« Il avait sans doute deux sortes de maladies. Une qui était claire pour le médecin : les

maux de tête, les convulsions, le mal au ventre. Tout cela fait bien une vraie maladie, une de celles auxquelles on donne un nom compliqué. Mais l'autre maladie de Filot, les médecins ne pouvaient pas la soigner. Filot était malade parce que personne ne s'occupait de lui, parce qu'il vivait presque uniquement dans des foyers et des hôpitaux, parce que personne ne jouait avec lui et que personne ne lui faisait confiance. C'est cela, à mon avis, la maladie la plus grave. On ne peut pas la guérir si personne n'y met un peu du sien, s'il n'y a pas des gens capables d'aimer des enfants comme Filot. »

Autrement dit : nulle excuse. Seul l'amour sauve. Et si cela ne se passe pas comme on pourrait le souhaiter, il faut aimer un peu plus.

Filot n'est qu'un masque. Derrière lui se camouflent tous les enfants du monde entier. Peter Härtling hurle qu'il n'a pas été assez aimé quand il était petit. Il nous dit que cela lui sert de leçon et que nous ferions bien d'agir comme lui. Il dit aussi aux enfants : profitez de cet instant, soyez indulgents avec vos pauvres parents car vous pourriez vous tromper sur eux. D'autant qu'ils furent eux aussi il y a bien longtemps des enfants. Heureusement qu'il reste les grand-pères et les grand-mères.

Une fois n'est pas la règle, l'œuvre achevée, maîtrisée, sortie de sa gangue, c'est celle qui s'adresse aux plus jeunes. Les épiluchures, les brouillons pour ceux que cela intéresse ne sont pas interdits de visite ou de lecture, mais ils n'atteignent pas à l'universel.

L'important, le bijou, le chef-d'œuvre, il est pour le meilleur public, celui qui peut encore tout changer car, il ne le cache pas, Peter Härtling est un optimiste.

Courageux pour le propos, vigoureux dans le ton, il prend au sérieux son public et il lui donne le meilleur. ■